

ARTO CLERC

Lewis Trondheim, *Désœuvré*,  
L'Association, collection  
épreuve, 2005



Lewis Trondheim, *Désœuvré*, L'Association, 2005.

**E**n pleine quarantaine angoissée, l'heure du bilan a sonné pour Lewis Trondheim. Ou pour mieux dire, le cliquetis de la pendule intime de Trondheim prend des airs de tocsin scandant les pages de son dernier petit opus, *Désœuvré*.

Toute de réflexivité, cette dernière B.D. de l'artiste français apparaît comme le point culminant d'un mouvement d'auto-analyse auquel les lecteurs de Trondheim sont maintenant habitués. Ses différents *Carnet de bord* égre-naient déjà les névroses au quotidien, explorant l'éventail des grosses angoisses et des petites maniaqueries et mettant en scène la nature tour à tour mesquine et héroïque de la vie en société. Ecartelé entre la jouissance solitaire du misanthrope et un désir permanent de comprendre la logique des sentiments et des mécanismes comportementaux, Trondheim crée des univers traversés par le désir toujours réaffirmé de comprendre les motivations intimes de ses acteurs. Dans le cadre des récits autobiographiques, cette interrogation sur l'autre se double d'une volonté de réussir son rapport à autrui, en dépit de la maladie endémique de premier de classe trop affairé, trop réflexif et trop lucide, qui caractérise l'auteur.

Sur fond de cette interrogation éthique, *Désœuvré* interroge tout particulièrement la démarche esthétique de Trondheim, et tente de faire le point sur son rapport à la création et au succès. Avec d'autres auteurs gravitant autour de la maison d'édition l'Association (dont Johan Sfar, Christophe Blain, ou Marjane Satrapi), Trondheim glisse en effet depuis quelques années sur les vagues de la notoriété, plébiscité par les festivals, la critique et le public (notamment pour sa série *Donjon*, co-scénarisée avec Sfar et intégrant différents dessinateurs). A cette gestion parfois difficile du succès personnel s'ajoute la conscience de vivre un moment charnière dans l'évolution de la Bande Dessinée. Comme le dit Gotlib, l'animateur de *Fluide Glacial* interviewé dans *Désœuvré*, «la B.D. a plus de maturité maintenant que dans les années 70, alors que l'on parlait de B.D. pour adulte». Le titre de la nouvelle collection dans laquelle paraît *Désœuvré*, «Collection épreuve», traduit bien le besoin de se pencher sur le fonctionnement de ce laboratoire créatif qu'est la B.D. contemporaine (dans l'autre titre paru de la collection, *Plates-bandes*, Jean-Christophe Menu tente de clarifier les positions de l'Association, notamment par rapport «aux forces mercantiles à l'œuvre» dans les milieux éditoriaux).

Dans son *Carnet de bord* pour l'année 2002-2003, Lewis Trondheim s'interrogeait déjà sur la possibilité de faire rimer «vieux auteur de B.D. et qualité». Se traitant au bord d'un précipice, l'auteur marquait son désir de rester «seul maître à bord» et sa volonté de faire une pause «avant d'avoir épuisé tout son carburant». *Désœuvré* s'inscrit dans ce désir de vacance, et on apprécie le paradoxe qui veut qu'un nouvel ouvrage émerge du besoin de cesser le travail et d'expérimenter

le désœuvrement : travailleur infatigable, Trondheim ne semble pas prêt de lâcher sa plume...

Une même interrogation scande l'album : les auteurs de B.D. peuvent-ils échapper au vieillissement et à la sclérose et, si oui, comment continuer à produire sans perdre la première fraîcheur ? Comme le rappelle Trondheim, le principe de répétition est particulièrement pesant dans le contexte de la B.D. souvent axée sur la série. Le désir de s'émanciper de cette répétition a d'ailleurs amené Trondheim à mettre à mort le héros qui a le plus contribué à l'établissement de sa notoriété, le pourtant fringant Lapinot. Les amateurs des *Aventures de Lapinot* ont sans doute partagé ce sentiment de malaise et d'interrogation devant la brutalité de cette disparition. Quel sens donner à ce dénouement morbide qui, brisant un tabou de la B.D., semblait trahir autant le désarroi d'un créateur que son désir de contrôle ? La parenthèse de *Désœuvré* s'offre comme un espace de réponse à ces questions laissées en suspens, et nous plonge dans l'intimité d'une réflexion sur le devenir de l'artiste.

Au fil de son enquête, Trondheim manie tour à tour l'introspection et le dialogue avec d'autres dessinateurs. La première partie de *Désœuvré* décrit l'auteur en proie au questionnement dans la solitude de son atelier. Des interlocuteurs anonymes lui donnent la réplique et relativisent ses théories sur la création, révélant parfois la fragilité de ses postulats. Ces pages à mi-chemin entre le réel et le fantasmé culminent sur une apparition de Lapinot sortant de terre pour accuser les « petits questionnements bourgeois » à l'origine de sa mort. Impressionnant, ce face à face entre l'auteur et sa créature traduit la violence de l'interrogation de Trondheim. L'intensité de son questionnement tend cependant à se diluer dans la deuxième partie de l'album, lorsque la réflexion théorique et personnelle de Trondheim s'infléchit en une large enquête sociologique portant sur le milieu de la B.D.. De nombreux auteurs contemporains interviewés par Trondheim (entre autres Delporte, Sfar, Morgan, Ptiluc, Gotlib, Moebius) sont ainsi conviés à partager leur expérience personnelle et à proposer des éléments de réponse.

Trondheim ne prétend pas s'improviser sociologue et faire un « travail universitaire ». Il collationne des théories tous azimuts au gré des rencontres, sans chercher à les confronter et il se perd parfois dans ses propres notes, laissées trop longtemps en friche (une expérience qui parlera à tous les désorganisés engrangeurs de notes compulsifs). Anecdotes personnelles, tics d'écriture, protocoles de création juxtent ainsi des hypothèses sociologiques plus larges : les confrères belges sont-ils plus déprimés que les auteurs français (une sorte de théorie des encres qui viendrait compléter les théories du climat) ? Les maisons d'éditions influent-elles sur le moral de leurs dessinateurs (« les bons vivants / baiseurs au Lombard, et les alcooliques dépressifs chez Dupuis ») ? Les différents types d'auteurs (dessin de presse, B.D.



Lewis Trondheim, *Désœuvré*, L'Association, 2005.

comique ou B.D. d'aventures) buttent-ils sur des problèmes identiques ? Ou encore, comment mesurer l'influence des compagnes des dessinateurs dans la genèse de leur création ?

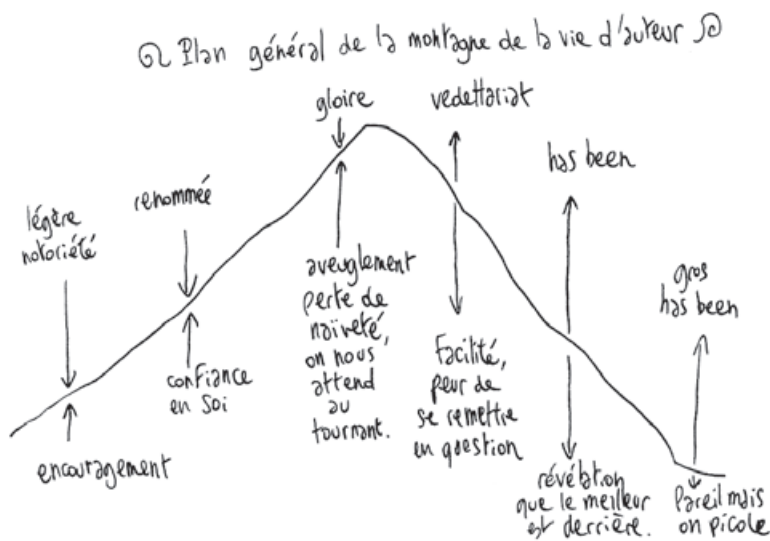
Ces hypothèses éparées, proposées sans réponses, laissent la part belle à un questionnement plus personnel de Trondheim. Il nous parle ainsi de son besoin permanent du challenge et de sa peur de vaincre trop facilement l'obstacle. Le doute lui est nécessaire dans la mesure où la jouissance entraînée par la victoire sur ce doute justifie a posteriori l'effort entrepris. Dans l'un de ses carnets de voyage, Trondheim racontait déjà le sentiment d'inassouvissement que lui procure une ascension trop aisée, et ceci après s'être plaint longuement des courbatures éprouvées les années précédentes. « Toute la vie on chercherait des certitudes et elles nous tueraient ? », ce paradoxe rend bien compte de la difficulté de l'auteur à aller de l'avant, coincé entre l'insatisfaction découlant d'une trop grande maîtrise et la perception aiguë de la fragilité du présent, fragile comme le boulon de l'avion soumis aux tensions du fuselage (un autre leitmotif angoissé des carnets).

Le « bonheur inquiet » de Trondheim est traversé par d'autres questionnements, plus en relation avec sa situation particulière d'auteur de B.D. Tout d'abord, pour qui travailler ? Les réponses sont multiples (son personnage, son ego, sa retraite, son éditeur, son lecteur) et jamais

totale­ment satisfaisantes. Le plus pervers de tous ces bénéficiaires étant sans conteste le lecteur perpétuel­lement insatisfait, voulant lire la «même chose qu'il a aimée, tout en voulant aussi être surpris». A sa décharge, ce lecteur partage néanmoins une fragilité, marquée par un besoin d'irréalité et de fuite dans l'imaginaire, sem­blable à celle de l'auteur. Mais la faille psychologique de ce dernier, plus béante, est douloureusement accentuée selon Trondheim par la pression du système (les éditeurs, le public, la notoriété). Pressuré, le dessinateur de B.D. jouit cependant d'une très grande autonomie dans son processus de création. Le fait d'être seul maître de sa destinée semble toutefois aussi douloureux que d'autres formes d'aliénation sociale. Ne seraient-ce là que «des problèmes d'artiste privilégié»? Une théorie proposée par Yves Delporte au sujet de Franquin, déstabilisé, une fois la gloire atteinte, par l'absence d'autorité contre laquelle il puisse se rebeller, laisse penser que, parfois, trop de liberté tue la liberté.

*Désœuvré*, on l'aura compris, offre plus de questions que de réponses. Au nombre de celles-ci cependant et pêle-mêle, le «plaisir immédiat du dessin» (Sfar), la «jubilation» (Gotlib), l'oubli réitéré de ce qui a été fait avant (Spiegelman), la «certitude d'avoir toujours des choses à raconter» (Blain), le plaisir toujours neuf de l'expérimentation (Moebius)... Ces raisons de dessiner – presque des raisons de vivre – coexistent avec les angoisses parfois morbides de Trondheim. On ne peut que lui souhaiter alors que la nature cathartique de ce dernier album lui ouvre d'autres horizons. Sa propre conclusion, «il y a certainement des points à approfondir; ça me donnera au moins un sujet intéressant pour dans 25 ans», nous rassure un peu, à l'image de la dernière page de *Désœuvré*, où on le retrouve penché sur sa table de travail («zou! faut y aller!»), dans le joyeux désordre de son atelier.

Toutes les formes d'activités (créatrices ou non) ne sont-elles pas concernées par l'enquête de Trondheim? Au fil de son enquête, le dessinateur constate que de nombreux acteurs de la scène artistique sont susceptibles de traverser les mêmes doutes. Un de ses interlocuteurs, Berberian, lui suggère d'ailleurs au passage que les boulangers et les menuisiers sont susceptibles de traverser de semblables angoisses. Le chercheur inquiet en proie à la longue thèse fera lui son miel de cette plongée dans les vertiges du grand œuvre solitaire, en enviant sans doute parfois la liberté de trait et de ton du dessinateur, qui, se racontant par bribes éparses, nous fait participer à son désordre intérieur. On appréciera aussi l'intégrité de la réflexion de Trondheim et la très grande transparence dont il fait preuve dans cette entreprise d'éclaircissement et de démystification.



Lewis Trondheim, *Désœuvré*, L'Association, 2005.